

Du tableau paysager du touriste...

Pour le nouveau venu, touriste ou voyageur de passage, spectateur d'une réalité qui lui est extérieure, le paysage apparaît avant tout comme un décor, un tableau, une scène, intemporelle puisque fugitive, et donc en même temps immuable. Ce tableau, perçu dans l'immédiateté du présent, est tout simplement, sans qu'il soit besoin de raconter une histoire, avec tous les éléments agencés qui le composent : relief, forêts, prés ou végétation, routes, bâtiments, véhicules ou personnages, ombres et lumières du moment, autant d'éléments à décrire.

... aux paysages incorporés des habitants

La perception des habitants du lieu, composante parmi d'autres de ce tableau pour les regards extérieurs, est bien évidemment toute autre. Pour eux il faudrait parler de paysage incorporé, perçu et vécu. Le tableau est ici intérieur, comme organique, et ce qui se voit a moins d'importance ou de signification que ce qui se vit, dans la réalité présente comme au fil d'un temps qui se déroule de jour en jour, de saison en saison et au travers des mémoires ; mémoires et souvenirs appuyés sur les traces, que l'on nomme d'ailleurs héritages, laissées dans le paysage par l'histoire, celle de la nature (relief, végétation...) comme celle des hommes, de leurs maisons, des chemins anciennement parcourus, effacés ou devenus routes goudronnées, du parcellaire délimitant les propriétés, les prés, les pâtures et les champs, histoire d'une certaine modernité arrivée (l'électricité et ses pylônes...) ou conquise (le tourisme d'hiver et ses marques paysagères : remontées mécaniques et pistes...); bref histoire des transformations démographiques et socio-économiques d'un monde rural et agricole : du paysan à l'exploitant agricole, du village à la station.

Carte : extrait de la Carte d'Etat Major, XIX^e siècle

Le paysage, celui qui s'offre au regard, plus largement aux sens,

Le site des Estables

PAYSAGES AU MÉZENC

Réalité plurielle, subjectivité des regards

Comment donc aborder l'étude de cette réalité complexe et multiple, condensé d'espace et de temps, qu'est le paysage, si diversement perçu, réalité à la fois si concrète et tellement subjective ?

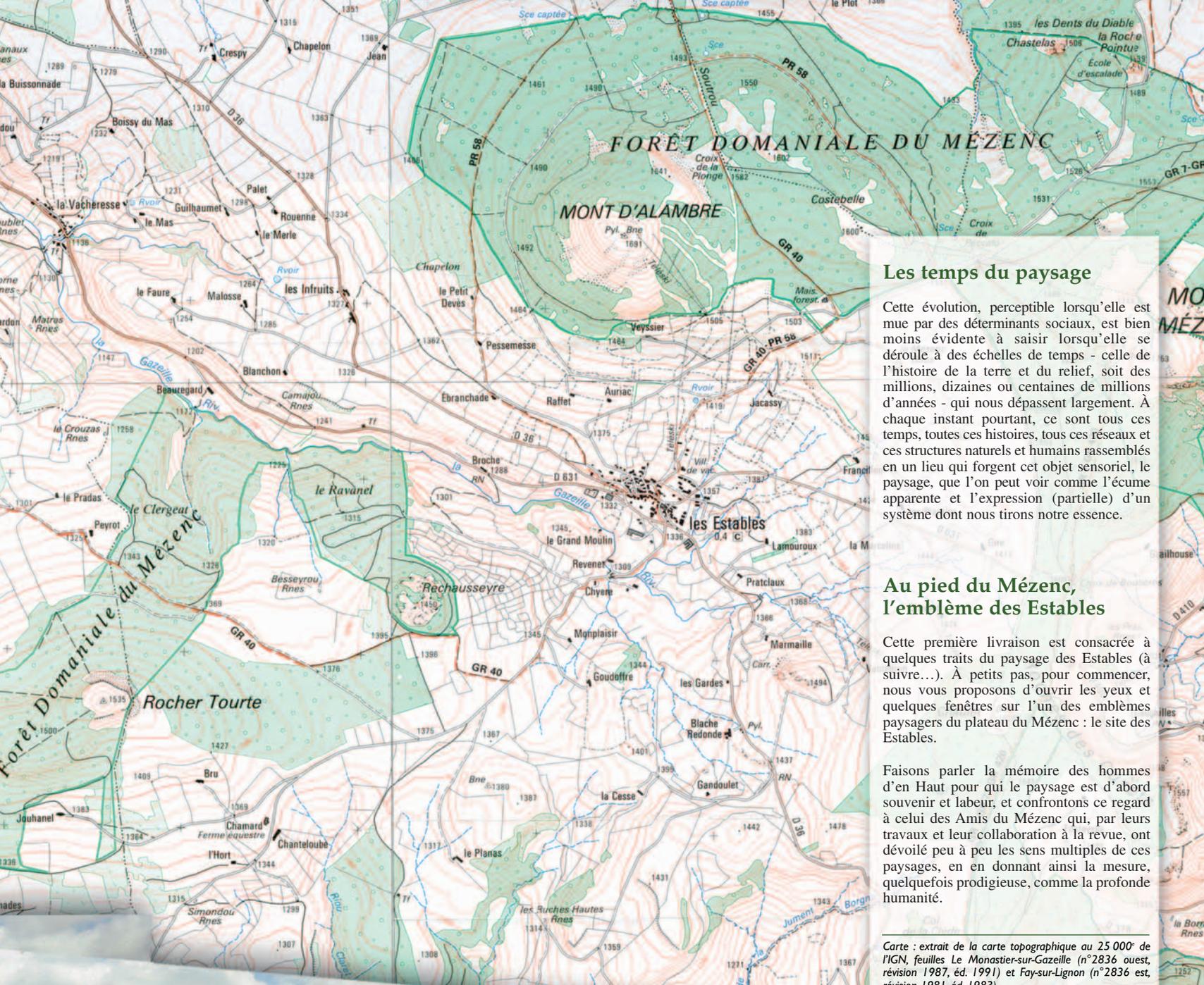
Les points d'entrée sont multiples et aucun ne se justifie mieux qu'un autre, tous sont complémentaires. Si le point de vue du touriste diffère de celui de l'habitant, celui du photographe diffère aussi de celui du géographe, de l'historien, du paysagiste, de l'agronome, celui du commerçant du bourg ou du postier n'est pas le même que celui de l'agriculteur, du chasseur ou que celui du forestier, le paysage enfantin ne ressemble pas non plus à celui du vieillard...

Du paysage décomposé au système dont il est révélateur

Nous ne présentons dans cette exposition que les premiers éléments d'un travail collectif qui devrait se poursuivre ces prochaines années. Nous avons opté ici pour un point de vue analytique, celui de l'entomologiste ou du mécano, qui dissèquent l'objet d'étude pour en connaître toutes les composantes matérielles et étudier en propre chacune d'elles dans son état comme dans son histoire, avant de le reconstruire et le replacer dans son système. Ce point de vue ne doit pas néanmoins nous faire oublier que le paysage, s'il n'est pas qu'un tableau figé, reflète à chaque instant l'état momentané d'un système qui fonctionne et qui évolue en permanence et dont il n'est que la partie visible.

- Fond : photographie aérienne des Estables en 2000, IGN, extrait de la BD ortho -

est, hors des hommes eux-mêmes, le médiateur le plus commun



FORÊT DOMANIALE DU MÉZENC

MONT D'ALAMBRE

Les temps du paysage

Cette évolution, perceptible lorsqu'elle est mue par des déterminants sociaux, est bien moins évidente à saisir lorsqu'elle se déroule à des échelles de temps - celle de l'histoire de la terre et du relief, soit des millions, dizaines ou centaines de millions d'années - qui nous dépassent largement. À chaque instant pourtant, ce sont tous ces temps, toutes ces histoires, tous ces réseaux et ces structures naturels et humains rassemblés en un lieu qui forgent cet objet sensoriel, le paysage, que l'on peut voir comme l'écume apparente et l'expression (partielle) d'un système dont nous tirons notre essence.

Au pied du Mézenc, l'emblème des Estables

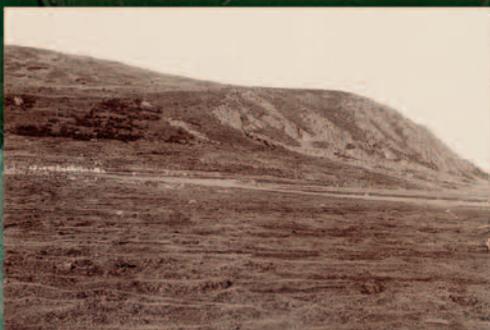
Cette première livraison est consacrée à quelques traits du paysage des Estables (à suivre...). À petits pas, pour commencer, nous vous proposons d'ouvrir les yeux et quelques fenêtres sur l'un des emblèmes paysagers du plateau du Mézenc : le site des Estables.

Faisons parler la mémoire des hommes d'en Haut pour qui le paysage est d'abord souvenir et labeur, et confrontons ce regard à celui des Amis du Mézenc qui, par leurs travaux et leur collaboration à la revue, ont dévoilé peu à peu les sens multiples de ces paysages, en en donnant ainsi la mesure, quelquefois prodigieuse, comme la profonde humanité.

Carte : extrait de la carte topographique au 25 000' de l'IGN, feuilles Le Monastier-sur-Gazelle (n°2836 ouest, révision 1987, éd. 1991) et Fay-sur-Lignon (n°2836 est, révision 1981, éd. 1983)

et le médiateur premier de la découverte d'un lieu





Landes de Costebelle et de l'Alambre en 1899, avant le reboisement (archives RTM)

La couronne forestière qui ceint le mont Mézenc vue des Estables n'a pas toujours existé, elle est même relativement récente. Les premières photographies et cartes postales de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle mettent en évidence la dénudation des pentes du Mézenc, du Chaulet et de l'Alambre, de Tourte...

L'âge et la nature des essences qui la composent, ainsi que les formes de boisement en timbre-poste sur d'anciennes parcelles agricoles témoignent de cette dimension anthropique. Les problèmes de croissance et les attaques de parasites qu'elle subit doivent autant à l'absence de variété des espèces implantés (épicéas) qu'à la situation de cette forêt aux limites climatiques de ses possibilités de développement.

La forêt du Mézenc est le produit d'une démarche de protection des sols et de sylviculture. Les efforts répétés des forestiers relayés par la commune des Estables et les particuliers ont permis la création de cette forêt artificielle et de ces plantations qui marquent aujourd'hui le paysage en fermant les horizons. Si cette forêt stabilise le manteau neigeux au profit des skieurs et de la circulation l'hiver, elle est d'un maigre rapport économique et représente, pour beaucoup d'hommes d'en Haut, un ultime symbole de la déprise agricole.

Le paysage d'avant la forêt

Le Mézenc : « un désert où il n'y a pas un arbre ».
George Sand, Carnets de voyage, juin 1859.

Témoignages de voyageurs

« ...il souffle un vent dur qui rase la terre avec colère, parce qu'il ne trouve pas à se loger dans le feuillage des grands arbres. Je ne vois que des sapins maigres, longs comme des mâts, et la montagne apparaît là-bas, nue et pelée comme le dos décharné d'un éléphant. »

Jules Vallès, *L'Enfant*.

Cette description est fondée sur les vacances passées par l'auteur chez son grand-oncle Thomas Vallez, curé de Chaudeyrolles vraisemblablement dans les années 1840.

« La présence d'arbres sur le Mézenc n'est attestée dans aucun des documents des Eaux et Forêts, qui notent : *ces contrées sont entièrement dépourvues de bois* »

Émilie Reumaux, « Une forêt et des hommes : l'entreprise du reboisement au Mézenc », *Les Cahiers du Mézenc*, n°15, 2003.

L'entreprise de reboisement

Paysages du Mézenc



Landes autour de la Croix de Peccata, entre Mézenc et Alambre, en 1899, avant les reboisements (archives RTM)



Les grandes lois forestières

À la suite de crues dévastatrices, de grandes lois forestières nationales permirent dans la seconde moitié du XIX^e siècle de freiner progressivement l'érosion des pentes par le reboisement. Il s'agissait de rétablir le couvert forestier tout en préservant les sols des abus dont ils étaient l'objet. Pour mener à bien cette politique, l'administration interdit le pacage sur les communaux du Mézenc, limita le nombre de bêtes et se rendit progressivement propriétaire de ces parcelles (loi de 1882). Les premiers travaux débutèrent sur les sommets du Mézenc et de l'Alambre en 1863 pour la Haute-Loire et 1864 pour l'Ardèche.



Jeunes plantations au pied de l'Alambre et de Costebelle en 1899, au tout début des opérations de reboisement (archives RTM)

Les opérations locales de reboisement

« Les prairies et pâtures faisant partie des propriétés privées sont généralement en assez bon état et garantissent suffisamment le sol ; les parties communales, qui sont les plus élevées et les plus mal situées, se ressentent de l'abus des jouissances dont elles sont l'objet : la végétation y est insuffisante et le sol s'y couvre de fissures. Telles sont les parties supérieures du Mézenc, de la montagne d'Alambre et des versants de Coste Belle et de Chaulet ».

Cahier du Mézenc, n°15, p. 33, source ADA, 7 MP 271

Ces abus consistaient essentiellement en un surpâturage ovin et secondairement en un arrachage de mottes de gazon (tourbe) pour le chauffage. Ce faisant les habitants dégradèrent les sols de manière irréversible. Les versants ne pouvaient plus retenir les eaux ruisselantes accroissant ainsi en aval les risques d'inondation.



Lettre du maire des Estables au préfet de la Haute-Loire

« L'administration forestière poursuivant toujours ses travaux de reboisement dans la commune des Estables, plusieurs fermes se voient ainsi cernées de tout côté, vu qu'on a planté même près des maisons, et les habitants se voient forcés de déserrer ces fermes, étant toujours et ne pouvant échapper à la surveillance des gardes. Déjà une grande partie des communaux ont été reboisés et la commune se voit ainsi privée de ses meilleurs pacages ; je pense que l'administration forestière doit être limitée, et ne peut prendre dans une commune qu'une partie des communaux et non tout [...]. Si elle continue ainsi une autre année, la commune des Estables est une commune ruinée et perdue. Les habitants même crient contre moi, disant que je le permets et que je l'ai voulu moi-même. Ainsi il serait beaucoup à désirer que le cours de ces plantations fût suspendu un peu dans la commune, du moins ne pas tant cerner les fermes, prendre le plus éloigné et le sommet des montagnes. »

1864



Les résistances locales au reboisement

Les relations entre forestiers et habitants sont conditionnées par les usages des pentes du Mézenc au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. La principale utilité du Mézenc était l'exploitation de ses pâtures. Ceux-ci étaient disputés entre les plus pauvres qui habitaient dans les petites chaumières du village des Estables et les gros propriétaires de bétail (dont les successeurs des fermiers des chartreux de Bonnefoy) qui les accaparaient. Éleveurs ovins et bovins n'avaient par ailleurs pas les mêmes intérêts : si les éleveurs bovins étaient les seuls du Massif central à transformer les pâtures en prés de fauche, les éleveurs ovins pratiquant la transhumance souhaitaient maintenir leurs parcours. Les hauteurs du massif comprenaient de nombreux pâtures pour les troupeaux locaux (de propriétaires, de sections ou de communes) ou en provenance du Gard ou des vallées inférieures de l'Ardèche (les derniers troupeaux sont montés dans les premières années 1930). La jouissance des pâtures et les ressources engendrées par l'affermage étaient sources d'enjeux financiers et sociaux considérables.

Les pentes de l'Alambre et du Mézenc fournissaient par ailleurs une multitude de revenus complémentaires : cueillette de genêts, bruyères, aïrelles, violettes, plantes médicinales. Ces récoltes, bien que saisonnières, étaient rémunératrices. Aussi, l'administration forestière eut du mal à trouver des ouvriers sur place pour planter les jeunes plants.

Le reboisement du Mézenc vu par Albin Mazon

« Des Estables au Mézenc, on monte par une pente assez douce en suivant quelque temps la route de Fay-le-Froid, puis en traversant de riches pâtures qui ont dû être acquies par l'administration des forêts, car elle a essayé d'importants travaux de reboisements : nous guidions de notre mieux nos chevaux pour les empêcher d'écraser les jeunes sapins d'un vert tendre, mêlés à l'herbe drue. Si cet essai réussit (ce qui malheureusement est douteux), toute la riche prairie qui recouvre le versant occidental du Mézenc sera remplacée dans un certain temps par une magnifique forêt. [...] ».

D^r Francus (A. Mazon)

Voyage aux pays volcaniques du Vivarais, 1878



le village des Estables en 1899 (archives RTM)



Figures géométriques des plantations au pied de Roche Tourte



Boisement en timbre poste d'une parcelle des anciens communaux des Estables, sous Rechausseyre

Les reboisements récents

Une des dernières opérations de reboisement, à l'initiative de la commune, est celle, dans les années 1990, du rocher de Jacassy et de la draille à son pied, mêlant épicéas, mélèzes et quelques feuillus

Par ailleurs, des initiatives privées, encouragées par des aides de l'État, ont, à partir des années 1970, transformé des parcelles vouées à la pâture ou à la fauche, en parcelles boisées de petite taille et aux contours géométriques, d'où le qualificatif de boisement en « timbre-poste ». Cette dernière forme récente de boisement, remise en cause aujourd'hui, a contribué également à la transformation de l'espace agricole, au-delà, à l'aspect global du cirque des Estables.



Le rocher de Jacassy en juillet 2006, cerné par les arbres (mélèzes et épicéas) en cours de croissance de la dernière plantation communale

La situation actuelle

L'état sanitaire et le bilan écologique

Depuis 25 ans, on constate, dans les forêts du Mézène, que les épicéas perdent leurs aiguilles puis meurent. Ce dépérissement est lié à l'attaque de l'arbre par un insecte parasite de la famille des Scolytidés : le Dendroctone (*Dendroctonus micans*).

Face à ce constat, l'ONF a pratiqué des coupes sélectives et employé des moyens de lutte biologique appuyés sur l'introduction, en 1987 puis 1991, de *Rhizophagus grandis*, insecte volant de l'ordre des Coléoptères, prédateur du Dendroctone. Après une phase de pullulement qui culmina en 1992 (47% d'arbres attaqués), ces opérations ont permis de réduire graduellement la pression du Dendroctone jusqu'à sa quasi-disparition à partir de 1997.

Par ailleurs, la forêt protège de l'érosion et des congères mais les arbres sont de gros consommateurs d'eau (200 litres par jour en moyenne pour un hêtre de taille moyenne). Elle a donc un fort impact sur le bilan de l'eau : une plantation peut amoindrir, voir faire tarir une source, comme cela a été constaté après l'opération de reboisement du rocher de Jacassy.

Les forêts de plantation ont aussi pour effet de fermer les paysages, sur de hautes terres où le sentiment des grands espaces représente un véritable atout pour la fréquentation touristique.



Paysage en réseau

Paysages du Mézenc

Les drailles

Le site des Estables se situe sur le tracé des drailles* cévenoles qu'empruntaient les troupeaux de moutons pour leur transhumance vers les hauts pâturages du Mézenc et du Meygal, puis pour leur redescente dans la vallée du Rhône et la Crau pour l'hivernage.

Les chemins de transhumance qui passaient aux Estables venaient de la vallée du Rhône au niveau du Teil et empruntaient les cols de l'Escrinet et des Quatre-Vios, Mézilhac et Bourlatier. Deux tracés principaux passaient aux Estables :

- l'un par la Clède, Chaulet, le Mézenc ;
- l'autre par Gandoulet, Goudoffre, le Moulin, les Estables, Jacassy.

Au delà des Estables, par le col de la Plonge (entre les monts Alambre et Costebelle), la draille de Soutrous menait au Meygal par Aiglet, la Champ-du-Pin et Montvert ; c'était la plus septentrionale des drailles cévenoles.

* Draille ou draye (du franco-provençal *draya*) : nom donné dans le Languedoc et les Cévennes aux pistes aménagées pour la transhumance des moutons. Les drailles étaient de largeur variable : de quelques mètres dans les passages escarpés à une centaine de mètres, ce qui permettait aux troupeaux de brouter lors de leur passage. Les drailles servaient également de chemins muletiers et étaient empruntées pour les déplacements à pied avant que ne soient construites les routes carrossables.

Draille de passage et draille de pacage ; draille de communauté et draille de section.



Drailles sous l'Alambre, au-dessus du village des Estables ; début du XX^e siècle



Ancienne draille au-dessus des Infruits, années 2000



Drailles autour de Chaulet, plan du XIX^e siècle

Fond : photographie aérienne des Estables en 2000, extrait de la BD ortho de l'IGN

Les routes modernes

La route du Monastier par la Vacheresse est ouverte entre 1880 et 1885.

À partir de 1890, c'est la route des Estables au Puy-en-Velay par Les Infruits. La route des Estables au Gerbier-de-Jonc est construite à partir de 1895.

En 1938 est ouverte la route des Estables à la Croix de Boutières.

Celle des Estables à Freycenet-La-Cuche et Le Béage date de 1960.

La route des Estables à la Croix de Peccata est construite en 1961.

La traversée du village par la route départementale venant du Gerbier-de-Jonc est déviée en périphérie dans les années 1970.

En 1989, le projet de construction de la route dite « du Mézenc », reliant la route de la croix de Boutières à la maison forestière et desservant une vaste aire de



État des chemins autour des Estables et du Gerbier au début du XX^e siècle

Les difficultés de circulation

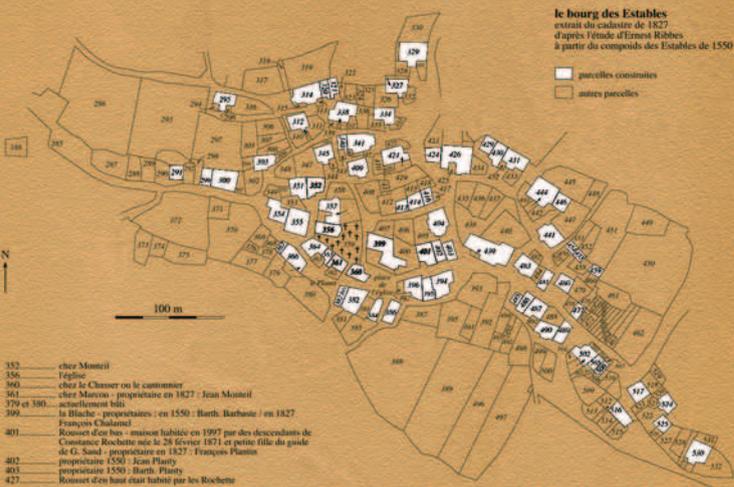
Lorsque George Sand fait son voyage aux Estables en 1856, il n'y a pas de route carrossable ; que des mauvais chemins, notamment celui qui menait au Puy par les Infruits, Crespy, le bois de Chabannes et celui du Monastier d'abord sur le plateau jusqu'à la ferme Le Faure, puis en suivant la vallée de la Gazeille à partir de la Vacheresse.





Le village des Estables en 1899 (archives RTM)

Du village...



L'ancienne église des Estables (jusqu'en 1904)
 Dessins et extrait du cliché RTM de 1899



La plus ancienne photographie des Estables (1899)

Il s'agit (à gauche ci-dessus) de la plus ancienne photographie connue des Estables. Le chalet du Mézenc, construit à partir de 1902, n'est pas présent sur le cliché, alors qu'il apparaît sur les autres cartes postales et photographies anciennes. On remarquera l'absence d'arbres en dehors du village, la présence de l'ancienne église romane démolie en 1904, l'absence de routes, le linge mis à sécher sur les murets au premier plan. « Fillade », à l'extrême droite de la photographie, première maison du village sur le chemin du Gerbier-de-Jonc, est l'actuelle auberge des Fermiers du Mézenc.

Un village de travailleurs de terre

Le plus ancien dénombrement connu de la population des Estables semble être celui de 1317 (environ 500 hab.). La population était de 800 habitants en 1696 et atteint son maximum en 1791 (1 337 hab.), puis décline régulièrement ensuite (1 100 hab. en 1900, 850 hab. en 1939). La population (350 hab. actuellement), stabilisée au cours des dernières années, tend même aujourd'hui à croître.

Comme dans tous les autres villages du massif du Mézenc, les toitures de paille de seigle étaient majoritaires. Le type de couverture marquait une certaine hiérarchie sociale : seuls les notables, les paysans les plus aisés, les fermiers des Chartreux dormaient sous la lauze. Si les petits travailleurs de terre (ouvriers agricoles) s'entassaient dans les chaumières - quelquefois à deux ou trois ménages, et même à quatre à Fillade - les paysans de la classe intermédiaire logeaient quelquefois dans des *crota palhissa* (maisons couvertes moitié à paille, moitié à lauzes).



Paysage des Estables

Paysages du Mézenc

C'est à un carrefour de très anciennes drailles cévenoles qu'empruntaient dès le Haut Moyen Âge les troupeaux de moutons pour leur transhumance vers les hauts pâturages du Mézenc que s'est installé il y a plus de mille ans le village des Estables. Dès le VII^e siècle, des bergers qui avaient l'habitude de passer l'été sur les hautes terres du Mézenc ont construit des abris

avant de s'établir plus durablement dans des bâtisses en pierres, les premières « estables » (*stabulis* dans un document de 1080). Les moines bénédictins du Monastier, qui « estivaient » leurs troupeaux sur le Mézenc, par leur action d'évangélisation, ont contribué à sédentariser ces premières populations de pasteurs transhumants.

Photographie aérienne, 2000 (source : IGN, B.O. ortho)

Extrait de la carte d'Etat Major, XIX^e siècle





Le chalet du Mézenc et les débuts du tourisme

C'est aux Estables qu'au début du XX^e siècle, le tourisme mézencole prend son essor.

Durant l'été 1899, le Syndicat d'initiative du Velay met à disposition des premiers touristes des voitures pour « excursionner » au Mézenc et au Gerbier-de-Jonc.

En 1902, ce Syndicat entreprend, grâce à un don, la construction d'un chalet aux Estables, semblable à celui prévu au Gerbier-de-Jonc, afin de développer les sports d'hiver. La construction du chalet du Mézenc sera achevée en décembre 1904 et son aménagement (10 chambres) complété à la fin de 1905.

Le premier hôtel (Hôtel des négociants) ouvre en 1906-1907.



Les Estables, station de ski

En 1922, le Club alpin français donne une aide pour offrir des skis aux enfants des Estables (notamment les pupilles de la Nation) ; ainsi se répand parmi les jeunes la pratique du ski, activement soutenue par les instituteurs de l'école publique.

L'organisation, le 21 janvier 1923, du premier concours régional de ski (de fond et de saut au tremplin) aux Estables marque le début de l'essor touristique du village.

En 1935, la presse locale, rendant compte du concours annuel de tremplin, indique la présence de « 60 voitures et 7 autocars » ; en 1938, on dénombrera 100 voitures et 15 autocars, soit une présence de près de 1 000 personnes.

En 1937, la station Le Puy-Mézenc est officiellement classée station de sports d'hiver.

Le premier remonte-pente mécanique est installé sur les pentes du mont Alambre en 1959 ; puis ce sont ceux de Jacassy en 1961, Alambre 2 en 1969, Les Estables/Le Chalet en 1972, Le Mont Chaulet/Ventabrun en 1980 (équipement démonté en 1995 car le tracé, trop exposé au vent du nord, offrait une neige de qualité médiocre), Alambre 3 et le doublement du Chalet en 1995. L'aménagement de plusieurs pistes de ski de fond est réalisé à partir des années 1975. Ultérieurement, la création de la « zone nordique du Mézenc » ouvre droit à des subventions pour l'acquisition de matériels modernes de damage des pistes de ski nordique.



Un outil fonctionnel l'hiver, une verrue l'été ?

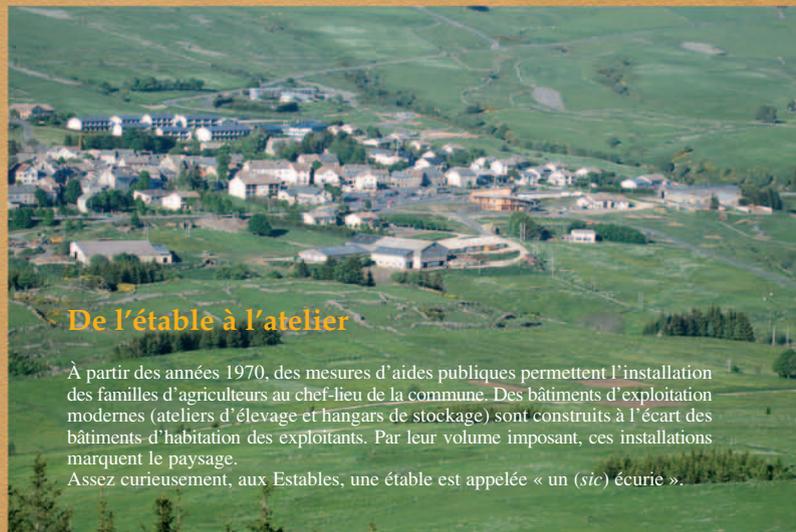
...à la station

Le tourisme se professionnalise

D'abord tournée vers les activités de neige, la station des Estables proposera à partir des années 1970 des activités de pleine nature (randonnées, VTT, escalade...).

Le village-vacances VAL (360 lits) est ouvert en 1973.

La capacité d'accueil du village dépasse actuellement 500 lits.



De l'étable à l'atelier

À partir des années 1970, des mesures d'aides publiques permettent l'installation des familles d'agriculteurs au chef-lieu de la commune. Des bâtiments d'exploitation modernes (ateliers d'élevage et hangars de stockage) sont construits à l'écart des bâtiments d'habitation des exploitants. Par leur volume imposant, ces installations marquent le paysage.

Assez curieusement, aux Estables, une étable est appelée « un (sic) écurie ».

Chronique d'un paysage virtuel

Paysages du Mézenc



Le refuge du sommet du Mézenc

Au temps des premiers développements du tourisme dans le massif, au début du XX^e siècle, le sommet du Mézenc devint un lieu d'excursion de plus en plus recherché. La pratique de la marche sinon de l'escalade amena certains, sur le modèle des aménagements réalisés dans les Alpes, à projeter la construction d'un refuge sommital. Trois constructions furent successivement érigées sur la pointe nord-est du Mézenc :

Premier refuge :

Le 20 mai 1908, devant la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire dont il est le trésorier, M. Escomel présente son « projet d'aménager une grotte-abri au sommet du Mézenc devant servir au tourisme ». Il trouve l'appui moral et financier de la Société agricole et scientifique du Puy et de la Haute-Loire dont il est le trésorier, du Touring Club de France, de la Société de l'Automobile Club de France et des Syndicat d'Initiative de l'Ardèche et du Velay. Il s'agit d'une première dans la coopération des deux versants. Par suite de contraintes techniques, M. Escomel s'oriente finalement vers une baraque en madriers.

« Dès le 15 juin 1908, cet infatigable animateur monte chaque jour à 5 heures du matin au sommet du Mézenc accompagné de M. Alexandre Reynaud, gérant du chalet. Au cours des fouilles, outre le socle d'une ancienne croix érigée vers 1856, on découvre diverses poteries, pièces de monnaie, gallo-romaines semble-t-il » Terminé dès l'été 1908, ce premier refuge disparaît avant juin 1925.

Deuxième refuge :

Il faut attendre 1928 pour voir la construction d'un nouveau chalet grâce au vote d'un crédit par le Syndicat d'Initiative du Velay et le Club Alpin Français.

Le nouveau refuge présente l'aspect d'une bâtisse en planches épaisses d'environ 15 à 18 m², coiffée d'un toit. Autour d'un pilier, une table de forme carrée complétée par des bancs fixes constitue tout le mobilier. Au fond, deux bat-flanc accolés tiennent toute la largeur de la pièce. À gauche, une partie bétonnée, entourée d'une plaque, sert de foyer. Enfin, une fenêtre éclaire l'intérieur. Le Club Alpin Français est propriétaire du refuge. C'est là que Simone de Beauvoir passe une nuit en 1931, année où elle enseigne la philosophie à Marseille. Le refuge est incendié en 1942.

Troisième refuge :

Lors d'un camp en juillet 1948, le refuge est reconstruit sommairement en pierres sèches par des scouts. De 4 m sur 4 m, ses murs sont épais d'un mètre à la base. Sa charpente nécessite une quinzaine d'arbres ; la couverture est en lauzes ; on y accède par une porte en bois. Lui aussi est détruit une douzaine d'années après, vers 1960. Il ne sera pas reconstruit. On peut encore en voir les ruines aujourd'hui.

D'après : CHAIZE Jean, BERTHOLET Christian, *Grandes heures du ski en massif du Mézenc et en Haute-Loire (1909-1959)*, Imprimerie de L'Éveil de la Haute-Loire, Le Puy, 1989, p. 97-98.

Les aménagements qui transforment le paysage sont souvent sujet à polémiques. Le paysage doit-il néanmoins rester tel que nous l'avons vu et apprécié au premier jour ?

À l'heure où les projets d'éoliennes fleurissent un peu partout, il peut être utile de rappeler que le Mézenc fut naguère le théâtre de plusieurs tentatives d'aménagement. Certaines restèrent dans les cartons, tel ce projet d'observatoire météorologique au sommet du Mézenc ; d'autres se concrétisèrent avant d'être emportées par la burle ou la malveillance, tel ce refuge du sommet du Mézenc actuellement disparu.

Qu'aurait été notre appréciation du paysage du Mézenc si nous l'avions découvert tel ? L'aurions nous moins aimé ?



Un observatoire météorologique au sommet du Mézenc

Sur le sommet de gauche du Mézenc, on distingue la route sur laquelle s'illustra Raymond Poulidor en distançant Jacques Anquetil, gagnant ainsi le Tour de France en 1963 bis

À l'heure où, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, se mettent en place les observatoires météorologiques du Ventoux et de l'Aigoual, un projet de même type est envisagé au faite du mont Mézenc dès 1869. Après sa mise sous silence durant la guerre de 1870, il est relancé à partir de 1879 par son promoteur M. Nicolas, soutenu par l'association française de météorologie, les Conseils généraux de vingt-cinq départements des bassins de la Loire, de l'Allier et du Rhône et les commissions météorologiques des mêmes départements.

M. Nicolas, s'occupe des études de terrain, élabore les plans, prépare les devis.

En 1881, le projet avance : le 21 avril 1881, le Conseil central météorologique de France déclare d'utilité générale l'établissement de l'observatoire du Mézenc. Il promet de fournir les instruments nécessaires mais subordonne son vote à l'achèvement préalable des observatoires du Ventoux et de l'Aigoual, alors en construction. M. Nicolas n'est plus que dans l'attente de la pose de la première pierre quand la mort le surprend, contrariant une seconde fois le projet.

Alors que les observatoires du Ventoux et de l'Aigoual sont en voie d'achèvement, il est relancé en 1885 par le docteur Coiffier. L'observatoire de montagne sera composé d'une maison rectangulaire de 13 mètres de long et 10 mètres de large, à murs très épais, et composée de quatre niveaux. Le sous-sol a une citerne et est aménagé de façon à accueillir la famille d'un garde. Le rez-de-chaussée comprend cuisine et salle à manger pour loger un observateur. Un cabinet de travail, un cabinet pour les archives, une bibliothèque et deux chambres à coucher composent le premier étage. Enfin le galetas contient l'ensemble des instruments de mesure. Les devis qui accompagnent le projet sont fort précis ; ils portent également sur le chemin d'accès et tiennent compte des difficultés imprévues. La dépense est estimée au total, en 1883, à 58 000 francs.

Malgré tout, le projet ne connaîtra finalement pas de réalisation. Il est permis cependant d'imaginer les conséquences d'une telle installation au plus haut du Mézenc : transformation d'une montagne surmontée d'une ou plusieurs tours dont la silhouette caractéristique aurait pu donner au massif du Mézenc, voire au PNR des Monts d'Ardèche, à l'instar du Puy-de-Dôme, son emblème. Ouverture d'une route jusqu'en haut dont on peut conjecturer qu'elle aurait été le cadre d'arrivée d'étapes du Tour de France, offrant ainsi au massif du Mézenc une visibilité internationale et, par là, les conditions d'un tourisme de masse. Avons-nous à le regretter ?



Les couviges de dentellières

Paysages du Mezenec

Dentellières aux Estables



Carreau et fuseau pour la dentelle à fils d'or



Une micro-activité socio-économique

La confection de dentelle au carreau a été une activité soutenue dans tout le Velay de l'Ancien Régime jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Toutes les femmes savaient travailler au carreau. Mais c'était surtout les femmes des villages, plus disponibles que celles qui vivaient dans les fermes, qui faisaient de la dentelle.

L'apprentissage se faisait de mère à fille ou de grand-mère à petite-fille. Quelques hommes savaient « passer les fuseaux ».

Les couviges - réunions de dentellières ou « denteleuses » - se tenaient dehors à la belle saison, par quartier, en général au même endroit. L'hiver, ils étaient organisés lors des veillées, au coin de la cheminée ou au moins près du feu.

Le travail de la maison - ménage, repas, lavage - absorbait peu les femmes. C'est donc avec bonheur qu'elles se retrouvaient dès le début de l'après-midi.

Les dernières dentellières à avoir participé à ces couviges en ont beaucoup parlé et en gardaient de merveilleux souvenirs, même si cette activité leur rapportait peu d'argent.



Bobines de fil d'or



Fuseaux

Elles retrouvaient dans les couviges des conditions de vie identiques pour toutes, sans jalousie ; pour toutes le même souci d'affronter un quotidien le plus souvent terne : pauvreté, dureté de l'existence, nombreux enfants, appréhension des maternités rapprochées, conjoints rudes...

Entre elles, elles se soutenaient avec chaleur et sincérité, prêtes à tout pour en aider une en plus grande difficulté encore que les autres.

Quand elles se rendaient au couvige, les dentellières disaient : « On va travailler ». Mais les gains étaient maigres. On peut estimer que le « salaire » d'une dentellière assidue assurait le pain du ménage, époux et six enfants ! Les couviges étaient ponctués par des prières sur lesquelles les bavardages prenaient parfois le dessus.

Les rencontres avec la leveuse¹ leur apportaient des nouvelles des autres couviges du village. C'était aussi l'occasion de boire le café ensemble et de recevoir leur « petit salaire ».

Aux Estables, ces couviges ont fonctionné jusque dans les années 1970. Par la suite, le club *Pevei* a perpétué cette tradition, pendant l'été, pour le plus grand bonheur des vacanciers, autant amusés par les conversations des dentellières en patois que par le jeu agile de leurs mains et des fuseaux sur le carreau.

¹ Les leveuses étaient les intermédiaires entre les dentellières et les commerçants des bourgs et des villes qui confectionnaient les produits finis ou expédiaient la dentelle à d'autres ateliers. Elles assuraient auprès des dentellières la distribution des modèles (les cartons) et du fil fournis par les commerçants. La leveuse était en général une habitante du village ou d'un village voisin.



Paysages dans la littérature

Paysages du Mézenc

Les premiers écrivains qui parlent du Mézenc ne sont pas si anciens. Au XVIII^e siècle, les premiers écrits sont le fait de savants, géologues, botanistes ou géographes, tous voyageurs curieux, attirés par les richesses de ce site dans tous les domaines.

George Sand (1804-1876)

En 1861, dans son roman *Le Marquis de Villemer*, George Sand, a choisi Les Estables comme terme d'un voyage au centre de la France :

« Je n'imaginai pas qu'il y eut au cœur de la France des contrées si étranges et si imposantes. C'est ici un pays sans chemins et sans guides, sans aucune facilité de communication, et où il faut conquérir toutes ses découvertes au prix du danger et de la fatigue. Les gens qui l'habitent ne la connaissent pas plus que les étrangers. La vie purement agricole limite à de courts horizons les notions de chaque localité... C'est la France centrale avec tous ses vésuves éteints et revêtus d'une splendide végétation... Tout est cime et ravin ».

« Le chemin arrive à n'être plus qu'une lande. C'est encore là qu'il est le meilleur. Il se creuse, il se hérissé de blocs. Cinq à six fois, les chevaux quoiqu'excellents refusent le service.

« Point de soleil ; partant point de Mézenc. Rien qu'un brouillard épais au milieu duquel le cocher ne sait où il est, ni où il va.

« Les Estables est un bourg misérable au pied des Cévennes. Le cadre doit être d'un grand aspect, mais nous n'en pouvons rien soupçonner et nous pataugeons dans une boue qui n'est que bouse de vache délayée sur les cailloux pointus.

« Le garde nous amène chez lui [...] : une chambre sombre, la fumée sortant par un trou sur le côté du mur, des lits en caisse comme tous ceux du pays. Peu d'apparence de draps, des haillons de couverture de laine et toute une famille intéressante et bien groupée. La vieille mère fait la soupe... ».

Extraits du *Carnet de voyage* de George Sand aux Estables en juin 1859



George Sand

Albin Mazon

Elisée Reclus

Jules Vallès

Simone de Beauvoir

Elisée Reclus (1830- 1905)

Géographe, dans *Géographie universelle* :

« Le Mézenc : la principale cime de cette chaîne volcanique, d'où se prolonge vers le nord-est la rangée des Boutières, faite de partage entre la vallée du Rhône et celle de la Loire est le Mézenc lui-même dont les trois dents s'élèvent au-dessus des pâturages en pente douce, tout diaprés de fleurs. D'autres sommets voisins, dont les « lauzes » micacées semblent encore en feu quand elles resplendissent au soleil, entourent le Mézenc et paraissent être les restes dégradés de ses anciennes coulées : un de ces rochers appelés « sucs » dans le pays, est le Gerbier des Joncs, qui donne naissance à la source maîtresse de la Loire [...] ».

Jules Vallès (1832-1885)

Écrivain et révolutionnaire, né au Puy-en-Velay, a écrit sur les vacances passées chez son grand-oncle Thomas Vallez, curé de Chaudeyrolles :

« C'était dans le mois des vacances, quand on m'exilait chez mon grand-oncle le curé, au sommet du mont Mézenc. [...] « On y arrivait sur de lourds chevaux de campagne, par les chemins pierreux, les bois sauvages. La route était affreuse et belle : on marchait la moitié du temps, entre des rochers, sur la lave éteinte des volcans. Des pierres grises, au flanc verdâtre, dormaient sur leur ventre énorme, comme des monstres jetés là par un déluge, et sur la terre des torrents avaient creusé des routes comme des cicatrices [...] ». Extraits de *La Rue*

« ... il souffle un vent dur qui rase la terre avec colère, parce qu'il ne trouve pas à se loger dans le feuillage des grands arbres. Je ne vois que des sapins maigres, longs comme des mâts, et la montagne apparaît là-bas, nue et pelée comme le dos décharné d'un éléphant. [...] « Il y a des chemins aux pierres grises comme des coquilles de pèlerins et des rivières qui ont des bords rougeâtres ; comme s'il y avait du sang ; l'herbe est sombre ». Extraits de *L'Enfant*

Simone de Beauvoir (1908-1986) au Mézenc :

« La nuit qui m'a laissée le plus vif souvenir, c'est celle que je passais sur le Mézenc. Je comptais dormir dans le lugubre hameau des Estables, au pied de la montagne ; il faisait encore jour quand je m'y arrêtai et on me dit qu'il y avait un refuge sur le sommet, à moins de deux heures de marche. J'achetai du pain, une bougie, je fis remplir de vin rouge ma gourde enveloppée de feutre, et je montai à travers des pâturages en fleurs. Le crépuscule tomba, puis l'obscurité. Il faisait tout à fait sombre quand je poussai la porte d'un cagibi en pierre grise, meublée d'une table, d'un banc et de deux planches inclinées [...]. Je bus tout mon vin, pour me donner du cœur car cette haute solitude était un peu angoissante ; le vent soufflait dur entre les cailloux du mur. Je me réveillai à six heures sous un ciel éclatant, baignée dans une odeur d'herbe et d'enfance ; un nuage opaque, sous mes pieds, me coupait de la terre ; j'émergeais seule dans l'azur [...]. J'ai aperçu au fond de ces crevasses des morceaux de campagne ensoleillée ».

Extraits de *La Force de l'Âge*